

Madame Tannou, institutrice au camp de Moisdon-la-Rivière

Madame Tannou m'a adressé ce témoignage fin 1989, après avoir lu mon ouvrage sur le camp de Montreuil-Bellay qui parlait du camp de Moisdon où elle avait commencé sa carrière. Elle me disait son émotion, tant d'années après, alors qu'elle n'avait plus jamais entendu parler de cette période de sa vie. Elle est alors retournée sur le site du camp. Puis elle m'a envoyé un cliché sur lequel son mari, aujourd'hui décédé, était avec ses élèves lors d'une sortie du camp.



A notre demande, nous avons été nommés, mon mari et moi, instituteurs au camp de Moisdon-la-Rivière. Sans doute fin janvier 1942 ? A nous deux, nous enseignions entre 90 et 100 enfants, garçons et filles de 5 à 15 ans : moi, de 5 à 10, et mon mari, de 10 à 15, tous illettrés. Mon mari et moi étions logés par la municipalité de Moisdon, dans une pièce d'une grande maison qui existe encore au-delà du camp. Celui-ci était situé près de l'étang de la Forge, à Moisdon, donc loin du bourg. Les habitants étaient assez opposés aux nomades et, je crois que l'Administration ne s'intéressait guère à leur sort. Cependant, le camp n'était pas un objet de curiosité, il était plutôt ignoré. Installé le long de la rivière, il se composait de plusieurs baraques, ainsi que de bâtiments existant déjà, et qui subsistent toujours. Le local des responsables et l'infirmier se trouvaient dans la "*Maison du Maître de forges*"; certains romanichels étaient logés dans des petites maisons : les malades, les vieux et les accouchées ; les gendarmes, je crois, dans la grande demeure qui domine le site. Nous y mangions avec eux, dans une cantine commune, pour 6, 50 F par jour. Le personnel de cuisine était constitué de romanichels sous la surveillance des gendarmes. Je me souviens en particulier d'un doux rêveur, cousin de Django Reinhardt, violoniste comme lui, et qui improvisait à notre demande. Enfin, beaucoup restaient dans leur verdine, ou même dessous, malgré la température, car ils avaient accroché au bas des cloisons, des sortes de tentures qui faisaient comme des tentes. Tous les chevaux avaient été vendus, ce qui faisait que beaucoup étaient très loin d'être démunis financièrement. Je "revois" un vieil homme me montrant, avec quelle confiance, un nombre honnête de pièces d'or qu'il portait dans sa ceinture. Beaucoup étaient vanniers, rétameurs ou maquignons. Le camp, entouré de hauts barbelés avec deux ou trois grands portails gardés par des sentinelles, était encadré par des gendarmes français, et nous n'avons jamais vu un Allemand pendant les presque trois mois de notre séjour.

Une école de deux classes

- **“Les deux classes étaient installées très sommairement** dans deux baraques, là où est maintenant située l'aire de pique-nique, assez sombres, avec vasistas au ras du toit. Le sol était en terre battue. Nous n'avions guère de matériel. La mairie avait fourni de longues tables, sans doute récupérées dans des écoles qui n'en voulaient plus, et deux tableaux pivotants. La collègue de l'école publique de Moisdon voulut bien nous donner une boîte de craies, des cahiers et des crayons. Pour les ardoises, nous sommes allés nous en procurer dans le petit bois de pins qui domine l'étang et dont le sol est constitué de schiste. Nous avons choisi les plaques les plus plates. Nous n'avions rien de plus, pas un livre. Cependant, quand nous sommes partis, plusieurs enfants parmi les grands savaient à peu près lire”.

- “Au début, nous avons fait la classe avec un gendarme en sentinelle devant la porte, à l'intérieur. Puis nous avons demandé qu'il se poste à l'extérieur. Puis nous nous sommes complètement passé de lui. Il y eut pourtant un incident dont je ne me rappelle pas l'origine. Je me souviens seulement d'un grand garçon de 15 ans qui avait sans doute mal pris une réflexion et qui tenta de lancer une ardoise à la tête de mon mari. Il fut maîtrisé et écopa de jours au cachot, au pain sec et à l'eau, dans un petit cabanon au bord de la rivière. En cas de rébellion, c'était la punition pour tous.”

“Une fois par semaine, nous sortions les enfants du camp pour l'après-midi. Nous faisons seulement une promenade dans les prairies environnantes, toujours accompagnés de deux gendarmes. Tout au moins dans un premier temps car, au bout d'un mois, je pense, nous avons eu leur confiance et avons obtenu, à nos risques et périls, de nous passer de nos anges gardiens. Nous n'avons jamais eu d'ennuis.”

- “Il nous est aussi arrivé de sortir, l'un ou l'autre, avec deux ou trois grands pour qu'ils puissent couper de “la saule” avec laquelle ils nous confectionnaient paniers et corbeilles, ainsi qu'un petit fauteuil. J'étais alors enceinte, et des hommes avaient décidé de me fabriquer un berceau. Nous nous sommes séparés avant la naissance. Dans le camp, des adultes s'adonnaient à des travaux de vannerie avec ce saule qu'on les emmenait couper sans escorte. Leurs créations étaient vendues à Moisdon, surtout par les femmes. Ils rétamaient aussi des casseroles quand ils en trouvaient. Mais ils participaient également à l'entretien du camp, en particulier, plusieurs fois par semaine, à la corvée d'ordures. C'est à cette occasion, et ce, malgré la présence des gendarmes, qu'un de nos grands élèves, nommé Adam, s'est évadé. Il n'a jamais été retrouvé. Avec nous, jamais il n'avait essayé de s'enfuir.”

- **“Les romanichels étaient nourris par une cantine**, mais ils mangeaient en famille. Plusieurs étaient occupés aux cuisines, mais ils regrettaient leur nourriture personnelle. Je me souviens d'un homme me disant : *“Si on était dehors, on mangerait des hérissons !”* Ils essayaient d'ailleurs de s'en procurer.”



Monsieur Tannou et ses élèves du camp de Moisdon-la-Rivière, au cours d'une sortie.

(ARCHIVES J. SIGOT - MME TANNOU)

-“**La séance de vaccination obligatoire** a donné lieu à des scènes à la fois violentes et drôles. Les enfants, en particulier, sortaient de l’infirmierie en hurlant, et couraient tout autour du camp.”

“Les femmes enceintes préféraient accoucher avec l’aide de leur entourage, et parfois de l’infirmière. Cela se passait dans l’une des petites maisons. L’infirmière était une forte femme un peu bourrue et autoritaire, il le fallait, mais pas méchante. Elle mangeait avec nous et les gendarmes. Je suppose qu’un docteur venait de temps en temps.

La toilette donnait lieu à beaucoup de complications ; surtout chez certains hommes adultes. Les femmes étaient plus coquettes. Je crois qu’il y avait trois douches, là où sont maintenant les toilettes. Elles étaient peu utilisées. Je me souviens d’un homme particulièrement récalcitrant. Quand les gendarmes réussissaient à l’obliger à se laver, il enfonçait son chapeau jusqu’aux oreilles, roulait une écharpe autour de son col de manteau relevé et, ainsi, ne se lavait, dans la rivière, que le bout du nez et les mains. Il fut même puni, pour ce motif, de jours de cachot !”

“Il y eut même de mémorables séances d’épouillage. La solution était la tonte, et chacun sait combien ils tiennent à leurs cheveux. Surtout les femmes !”

De la toilette des femmes

-“**La tenue vestimentaire était variée**, surtout chez les jeunes filles et les mères. Certaines portaient de longues et larges jupes bariolées, des fichus et des bijoux. Les longues jupes permettaient, paraît-il, de dissimuler les vols lorsqu’elles se rendaient au bourg ou dans les fermes. Ce qui fut à l’origine de la suppression des sorties. Lorsque l’un des “détenus” devait aller à Moisdon, chez le docteur ou le dentiste, il était toujours accompagné d’un gendarme.”

“Je ne pense pas que ces gendarmes, dans l’ensemble venus des brigades de la région, en particulier de Châteaubriant, et dirigés par un adjudant dont j’ai oublié le nom, aient été

particulièrement sévères. Certains, même, apportaient pour les enfants, vêtements et chaussures que les femmes s'empressaient d'essayer de revendre. Evidemment, je sais que certains ne remettaient pas aux titulaires, les cartes de tabac, que pourtant ils adoraient, et les gardaient pour eux. D'autres appliquaient le règlement à la lettre."

- "Nous avons peu à peu gagné la confiance des parents. Dans la quasi généralité, ils étaient illétrés et, lorsqu'ils recevaient du courrier, ils devaient demander assistance. Ils se sont vite adressés à nous, les instituteurs, plutôt qu'aux gendarmes dont ils se méfiaient."

- "Ils se repéraient, non en semaines ou en mois, mais en lunes ou lunaisons.

Il se fait, je pense, une sélection naturelle chez eux, car il est surprenant de voir combien ils étaient résistants au froid. Un petit, non encore scolarisé, n'avait pour tout vêtement, qu'un maillot de bain, et encore, coupé entre les jambes ; parfois, par-dessus, un vague lainage trop grand et plein de trous. Il mâchonnait tous les mégots qu'il trouvait. Une grande élève, dont je me rappelle le nom, Pauline Michelet, ne portait qu'un vaste manteau sombre, sans boutons, dans lequel elle se drapait. Les chaussures, très mal supportées, étaient inexistantes, moins chez les hommes. Les enfants étaient particulièrement peu vêtus.

"Je ne pense pas qu'il y ait eu beaucoup de malades et de mortalité, ils s'auto-soignaient. Cependant, je dois reconnaître que j'étais très jeune, puisqu'âgée de 20 ans, et ne me suis pas suffisamment penchée sur cette question qui intéressait l'infirmière."

- "J'ai hélas détruit les listes des élèves. Cependant, je me rappelle quelques noms de familles : *Adam*, ou peut-être *Adjam*, l'évadé ; *Schneider*, *Zimmer*, *Reinhardt*, l'aide-cuisinier violoniste, *Michelet*."

"Madame Michelet, mère de 11 enfants, faisait mon admiration par son allure et sa sveltesse. Elle se vantait du fait qu'aucun de ses fils n'avait fait son service militaire; quand il en atteignait l'âge, il partait pour l'étranger !"

"Il faut reconnaître que le défaut principal de ce peuple, est le chapardage. Les femmes volaient poulets dans les fermes, fruits, légumes dans les boutiques de Moisdon. Les enfants chipaient les cigarettes des gendarmes, ou les nôtres. Quant aux petits de ma classe, c'étaient les mouchoirs et les morceaux de craie pris, sans que je m'en aperçoive, dans les poches de ma blouse."

- "Après un raid sur Saint-Nazaire, le 27 mars 1942, les romanichels ont été dirigés sur le camp de Montreuil-Bellay. Nous nous étions attachés à eux, et nous pensions pouvoir leur apporter quelque chose, d'autant plus que nous gagnions leur confiance. Nous avons demandé à les suivre, mais l'administration, toujours aussi rigide, s'y opposa. C'est que des instituteurs ne peuvent changer de département. Je l'ai toujours regretté, et n'ai pas oublié."

Un ancien interné.

“On ne dit jamais rien à des inconnus.

S'ils demandent, puisque cela ne les regarde pas, on leur ment.”

Elisabeth Borton de Trevino (*Le violon du Tsigane*, éd. Milan, 1995, p. 165)

Pourtant, il m'a dit... Mais peut-être n'étais-je plus un inconnu pour lui ? Cet homme, que j'ai retrouvé cinquante ans après la fin de la guerre, et qui a préféré garder l'anonymat, était enfant lors de son internement, en 1940. Dans son témoignage se mêlent des souvenirs personnels et d'autres, échangés en famille au cours des années qui ont suivi.

“ J'ai attendu 50 ans pour consulter les archives. Alors on m'a répondu qu'il fallait 60, puis 100 ans... En réalité, tant qu'il restera d'anciens internés et gardiens vivants, les archives nous seront fermées.

-“Je serais né en octobre ou novembre 193., mais n'ai été déclaré que février après. Chez nous, cela se faisait couramment. Dans les camps, j'ai attrapé une mauvaise fièvre avec la vermine et je suis tombé malade. J'ai été conduit à l'hôpital. Guéri, j'ai été conduit dans le Loiret⁽¹⁾. Ce sont des gendarmes qui nous ont fait partir de ce dernier camp. Cela dura longtemps car ils remplissaient des feuilles pour nous donner un nouveau livret, et des carnets pour que nous puissions acheter à manger. Ceux qui avaient une maison sont sortis les premiers. Après, j'étais tout seul et j'ai même été pupille de la Nation, un comble pour un Rom ! Ensuite, j'ai retrouvé ma grand-mère et nous sommes allés du côté de la Suisse. Dans ce pays, j'ai épousé une institutrice d'origine savoyarde, ce qui explique que je sache bien lire et écrire. Je suis revenu en France où je suis devenu forain sur les fêtes. Dans les années 80, nous étions ma femme et moi à la maison russe, maison d'accueil de la Croix-Rouge russe à Moisenay, où nous avons passé presque quatre ans à cause d'un problème de papiers. C'était comme qui dirait un centre de réfugiés dans lequel la police ne peut pas rentrer comme elle veut. C'est pour les passeports Nansen. Ensuite, grâce au directeur du terrain des voyageurs de Cesson, Monsieur Weiss, nous avons pu obtenir des carnets.”

-“Puis je suis de nouveau tombé malade. Je n'ai jamais eu une grosse santé suite aux avitaminoses, décalcifications et autres problèmes de la guerre.”

Moisdon-la-Rivière -“Je ne sais pas exactement la date de notre arrestation par des gendarmes français. Nous étions trois voitures et nous nous trouvions en campagne en Bretagne. Ma grand-mère chinait de maison en maison du fil et des aiguilles. Les gendarmes nous indiquaient les routes que nous devions prendre, à cause de la guerre, qu'ils

disaient. Il fallait marcher toute la journée. Nous étions avec d'autres voitures, des forains de fête qui ont perdu un bébé dans ce premier camp ; un nom un peu voyageur-manouche. Nous nous sommes retrouvés du côté de Châteaubriant, d'après ce qui m'a été dit après ⁽²⁾. Nous avons dû conduire les voitures dans un endroit que nous ne pouvions pas voir des baraquements.

Dans le camp, j'étais avec ma mère qui était très jeune ; elle avait environ 22 ans. Les filles se marient jeunes chez nous. Il y avait aussi mon petit frère, qui était toujours malade et qui était souvent soigné dans le bâtiment pour les bébés, et ma grand-mère, que nous appelions toujours "tante". "Bibïo", en tsigane. C'est elle qui commandait toute la famille. Il y avait aussi des cousins, des oncles par alliance. Mon père, lui, n'a pas été pris, il était parti en éclaireur vers Nantes avec des hommes et deux tantes. Ils ont réussi à fuir vers l'Espagne, puis ont embarqué pour l'Amérique du sud. Nous ne nous sommes retrouvés que dans les années 80."

- "Nous n'avions plus que le linge sur le dos et l'on nous a dit que c'était pour peu de temps, que les Allemands nous désigneraient la ville où il faudrait se rendre, et qu'ensuite, on pourrait reprendre le voyage, mais avec de nouveaux papiers. Enfin, des explications comme ça. Des Allemands, mon pauvre monsieur, nous n'en avons jamais vu un seul. Les gardos étaient assez méchants, nous n'avions pas besoin de misères supplémentaires. Il y avait de l'eau partout, avec la cour couverte de charbon qu'on était tout noir comme l'Afrique, du vieux charbon déjà brûlé. "

- "Les affaires que nous avons abandonnées là, nous ne les avons jamais retrouvées. Il en a été de même pour l'argent que nous avons dû laisser au bureau. Nous avons été enfermés dans des baraques pourries. Elles se trouvaient sur le bord de l'eau, et dès qu'il pleuvait, nous étions inondés ; il y avait de l'eau jusque dans les deux baraques. "

- "Des hommes se sont sauvés de ce premier camp, des jeunes qui n'étaient pas mariés. Mais, pour nous, il y avait des petits enfants, et nous ne connaissions personne dans la région. Et ils disaient que si on s'enfuyait, ils tueraient les autres membres de la famille. Le soir, les gardos étaient ivres-morts et méchants. "

Mulsanne- "Puis ce fut Mulsanne. Le camp était beaucoup plus grand et nous devions être environ un millier. Avec nous étaient internés des commis ; vous, vous dites des clochards. Dans une baraque, il y avait, sauf votre respect, des femmes "loumnis"⁽³⁾. Elles n'étaient pas nombreuses, peut-être une dizaine. Nous n'avions pas le droit d'aller de leur côté parce qu'elles étaient sales et malades. "

- "Nous avons quitté Mulsanne parce qu'on voulait y mettre les ouvriers d'une usine proche ; du moins c'est ce qu'on nous a dit. Et nous avons pris le train avec les commis, les femmes "loumnis" étant envoyées ailleurs. Des gardes et des gendarmes nous surveillaient. Nous avions peur parce que nous savions pas où l'on nous emmenait. "

Montreuil-Bellay - "A notre arrivée, c'était la panique. Les gardos nous criaient dessus. Certains, alcooliques, étaient très méchants. Quelle bousculade ! Que de disputes ! Les voyageurs qui étaient là avant nous n'étaient pas contents de perdre de la place. "

Les bâtiments

-“Les meilleures baraques étaient celles qui ouvraient sur la route. On pouvait voir les gens qui passaient, et c’était bon pour le commerce. Il n’y avait pas d’éclairage à l’intérieur, mais nous y étions habitués. Nous devions aller chercher l’eau du côté du bureau du directeur.”

-“Le bâtiment parallèle à la route et qui jouxtait les cuisines, servait d’entrepôt. On y stockait aussi des vêtements. Un jour, deux camions en ont apporté des ballots.”

-“Les lieux, vous dites les waters, sont des choses dont on ne parle pas. Mais je vous dois avouer que ce n’était pas moderne avec de l’eau. C’étaient des fosses avec dessus une grande planche percée de trous. Quand une femme voulait y aller, elle se faisait accompagner par d’autres femmes pour empêcher un homme de regarder. En réalité, certains avaient pu trouver un seau et aménager un coin avec un couverture dans la baraque. On allait ensuite vider le seau parce que c’était une infection. Parfois, les gardos prenaient des hommes pour porter le contenu des fosses dans un champ plus loin. Régulièrement, ils faisaient verser dedans un sac plus lourd que moi de poudre blanche, comme du talc pour bébé.”

-“Il n’y avait pas un seul arbre mais, par grand vent, des petites branches se prenaient dans les barbelés, et les gardos nous les faisaient enlever. Des brindilles et des feuilles volaient jusque sous les baraques, ainsi que de la paille, lorsque des charrettes traversaient le camp par la route. Nous devions aussi les retirer, mais quand il restait l’épi de blé, nous mâchions les grains. Parfois, on nous demandait d’étaler de la paille devant le bureau du directeur car, dès qu’il pleuvait un peu longtemps, c’était boueux.”

Les gardes

-“L’hiver, les gardos se faisaient du vin chaud, ou du grog, et ils étaient si méchants que c’était une misère. En plus, ils volaient même le manger qu’ils emportaient le soir dans des musettes sur leur vélo.”

“Un garde avait un nerf de bocuf, et nous l’appelions “Nerf de Boeuf”. Un autre avait toujours un câble dans la main, une corde en acier d’environ un mètre, et il cognait avec. Seuls les gardes qui restaient à l’extérieur étaient armés d’un fusil, pas ceux qui faisaient leur service à l’intérieur”.

“Pour les Allemands, je vais encore passer pour un menteur, mais c’est la vérité vraie, Monsieur, moi, je n’en ai jamais vu dans le camp. Un jour, des voyageurs ont dit en avoir vu passer sur la route, mais pas moi. Nous avons les gendarmes et les gardes en noir ; et de temps en temps, des civils qui venaient contrôler ce qui se passait dans le camp. C’étaient tous des Français, et du monde méchant. Quand il y avait de la visite, les gardos faisaient les aimables, et ça recommençait après, les cris et les coups.”

La vie dans le camp

-“Dans notre baraque, sans nous faire prendre, nous avons cassé proprement les lits à étages dans lesquels nous devions coucher trois l’un au-dessus de l’autre, ce qui ne se fait pas chez nous. Ensuite, nous avons fait du feu avec les morceaux. Ma pauvre grand-mère

